

"Si on vient pour aider les pauvres, on ne tient pas le coup."

Entretien avec des volontaires d'ATD-Quart Monde

En décembre 1991 l'association ATD-Quart Monde a reçu le prix Robert Krieps. "forum" voudrait relever un aspect mal connu de ce mouvement international: 340 personnes de par le monde ont quitté leur milieu d'origine plus ou moins aisé pour vivre un engagement profond et à long terme aux côtés et avec les plus pauvres, les exclus de nos sociétés. Nous avons recueilli le témoignage de Patricia et de Claude, un couple de français qui, avec leur trois enfants, âgés de 8, 6 et 3 ans, vivent depuis 10 ans en tant que volontaires du mouvement international et depuis un an et demi au Grand-Duché. Malgré leur parfaite maîtrise du luxembourgeois nous les avons laissés s'exprimer dans leur langue maternelle.

Pouvez-vous rappeler un peu les débuts d'ATD-Quart Monde à Luxembourg

Patricia: L'atelier Zeralda a débuté en 1982. Mais, en fait, il faudrait remonter plus loin dans le temps: en 1978 le père Joseph Wresinski a donné une conférence à Luxembourg. Il avait été invité par un petit

groupe de gens qui cherchaient à faire connaître ce mouvement au Luxembourg. C'est comme ça que Edith Jacobs et Véronique Hutsch, les deux soeurs du Pfaffenthal, en ont entendu parler. Elles sont allées à la conférence, parce que dans leur quartier, elles rencontraient des familles luxembourgeoises très pauvres. Jusque là leur réflexion, c'était plutôt l'immi-

gration et elles étaient très démunies par rapport à ce problème des familles luxembourgeoises pauvres auquel elles n'avaient pas du tout pensé au départ. Et à partir de cette conférence, elles ont noué des liens avec le mouvement, elles ont commencé une bibliothèque de rue dans ce quartier de Pfaffenthal et de là est né l'atelier Zeralda. L'association ATD-Quart Monde asbl Luxembourg date de 1982, mais en fait il y a toutes ces années de préparation avant.

Claude: En fait l'histoire du mouvement n'a pas de sens si on la considère au Luxembourg isolément, parce qu'on a développé des courants et des actions en rencontrant et en connaissant des populations en différents endroits d'Europe et en voyant que les gens étaient considérés et repoussés de la même manière quel que soit le pays et on a dû inventer des moyens pour rencontrer et valoriser ces gens. On se bat beaucoup pour que ce combat des plus pauvres pour les droits de l'homme ne soit pas une chose locale, parce qu'on a tendance en Europe à dire que la pollution, l'environnement etc, cela relève de l'Europe, tandis que le social, la lutte contre la pauvreté etc, cela relève du local. Et cela, c'est pas vrai, parce que cela ne relève pas du social ou de la pauvreté, mais de la manière dont l'homme est considéré par les autres hommes, de la manière dont un homme est regardé ou pas comme citoyen de droit ou non. Et cela, on y tient beaucoup.

On nous demande souvent: et au Luxembourg? Bien sûr, on a une histoire au Luxembourg, mais dans un courant, c'est une histoire qui fait partie de... C'est Edith et Véronique qui en rencontrant un quartier pauvre ont pensé rencontrer des familles immigrées vivant dans de mauvaises conditions et elles ont rencontré des familles luxembourgeoises vivant dans les mêmes conditions que les immigrés. Cela leur posait des questions: Comment ça se fait que la pauvreté les touche aussi et qu'elles semblent y être depuis longtemps? Le mouvement ATD-Quart Monde à cette époque-là était un des seuls à développer une pensée, une connaissance sur ces milieux là. Mais là encore on se défend du discours d'extrême-droite: on n'y rencontre pas exclusivement des familles autochtones. On constate seulement que l'extrême pauvreté ne colle pas uniquement aux immigrés, je dis bien: l'extrême pauvreté et non la pauvreté, il faut bien les distinguer.

Et les gens qui viennent chez vous ici à la maison culturelle, c'est mélangé, immigrés et autochtones?

Claude: Peu, parce que c'est là un trait de l'histoire locale. Au début, le mouvement a démarré en s'implantant dans le quartier du Pfaffenthal et là, l'atelier Zeralda était très cosmopolite et il touchait indifféremment des familles portugaises ou italiennes ou luxembourgeoises et le fait que nous, on ait voulu mieux rencontrer la population d'un pays et pas seulement d'un quartier, de famille en famille cela nous a amenés à beaucoup plus pénétrer un milieu luxembourgeois ces dernières années, parce que les familles nous emmènent dans des familles et on a plus de mal à rencontrer le milieu immigré pauvre dispersé, c'est plus dur. Néanmoins, cela fait partie de nos projets d'ouverture, faire que nos rencontres soient plus mêlées.

Patricia: Souvent les immigrés, même s'ils vivent dans des conditions de vie difficiles, le fait qu'ils soient expatriés fait qu'ils se retrouvent, ils forment quand même des communautés selon le pays d'origine ou des communautés plus ou moins familiales, ils ont beaucoup de liens entre eux et ils vivent parfois de façon plus communautaire. Ce qui fait qu'on a beaucoup rencontré les luxembourgeois, c'est l'isolement. Les familles luxembourgeoises très pauvres vivent beaucoup plus isolées.

Claude: ...surtout lorsqu'ils sont dispersés et ne vivent pas dans un quartier comme Grund ou Pfaffenthal, où il y a une espèce de tradition ou d'identité de quartier.

D'autre part, je pense que les familles immigrées très pauvres par rapport à leur propre milieu vivent aussi dans l'enfermement. On le sait, mais il faut créer des liens et cela aussi nécessite du temps.

Est-ce que vous pouvez raconter un peu votre itinéraire?

Patricia: Je suis depuis dix ans dans le mouvement international.

Claude: Moi, depuis treize ans.

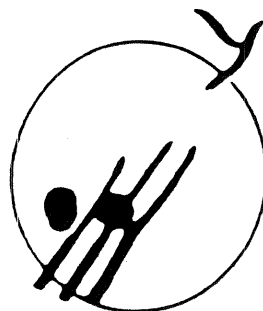
Est-ce que vous êtes travailleurs sociaux?

Claude: Moi pas, je suis biologiste. Le volontariat, c'est un engagement qui n'est pas proposé en fonction d'une compétence. Le mouvement exige des gens qu'ils aient un métier, pour qu'ils ne choisissent pas leur engagement au mouvement, parce qu'ils n'ont pas autre chose. Mais notre travail n'est pas social.

Patricia: Moi, j'ai une formation de travailleur social, mais c'est pas ça qui m'a donné le regard pour la situation des plus pauvres, c'est plutôt une réaction contre la manière d'aborder les choses dans le cadre de mes études qui m'a tournée vers le mouvement.

Claude: Quand un travailleur social est vraiment formé à rencontrer les plus pauvres, c'est le plus souvent qu'il a recherché lui-même cette formation. On constate quand même que dans la formation tant des éducateurs que des travailleurs sociaux, il y a très peu de moyens qui sont pris pour la connaissance des plus pauvres. Mais naturellement on trouve des travailleurs sociaux qui ont vraiment la fibre et qui font un travail formidable, qui ont une bonne observation de leur travail. Bon, il n'y a pas que nous, il y a des lieux où on réfléchit aux problèmes, mais la formation de départ a des faiblesses.

Je suis venu dans l'idée de trouver un lieu où je n'aie pas un travail et puis quelque chose qui me plaise à côté. Je voulais que tout cela soit dans ma vie, que mon travail soit aussi ce que je recherchais dans la vie.



Mais quel a été votre cheminement au mouvement? Vous avez commencé comme bénévole, à côté de votre métier de biologiste?

Claude: Non, pas du tout, j'ai commencé très jeune, ce qui fait que je n'ai pas beaucoup de carrière professionnelle. Bon, j'ai un métier, j'aurais pu travailler dans ce métier, mais cela ne m'attirait pas. Je suis venu dans l'idée de trouver un lieu où je n'aie pas un travail et puis quelque chose qui me plaise à côté. Je voulais que tout cela soit dans ma vie, que mon travail soit aussi ce que je recherchais dans la vie. Donc je recherchais un engagement. Je ne connaissais pas ATD-Quart Monde et je ne connaissais pas les pauvres. Je viens d'un milieu tout à fait différent. J'ai été

objecteur de conscience, donc on a le droit de faire deux ans de service civil en France et si on ne fait pas de démarche soi-même, on vous envoie dans les eaux et forêts. J'aime bien la forêt, mais travailler deux ans dans la forêt sans rien au bout, ça ne m'intéressait pas. Alors j'ai cherché une association où par la suite on pouvait avancer, être utile. J'ai écrit à ATD-Quart Monde et on m'a répondu. Ils m'ont écrit - et c'est pour cela que je suis venu - : Soit vous venez 40 heures par semaine pendant 2 ans (c'est le père Joseph qui m'a répondu), soit vous acceptez de pas limiter votre temps d'engagement et de vous former, puisque pour lutter contre la misère, il faut se former. Alors je me suis dit, ce sont des gens intéressants et c'est pour cela que je suis venu. Il parlait du volontariat, donc d'un engagement et de gens engagés ensemble et c'était vraiment ce que je cherchais, mais avant je ne connaissais pas.

Et vous Patricia, vous avez une formation de...

Patricia: ...d'éducatrice et j'ai travaillé avant et pendant mes études dans ce métier, puisque c'est une formation professionnelle et pour entrer à l'école, il faut avoir déjà une expérience professionnelle. Ce qui m'a amenée à chercher autre chose, c'est que dans des institutions d'enfants placés soit pour des raisons médicales, soit placés par la justice, il y avait une question que je ne savais pas résoudre, c'était les parents. On était toute la journée avec les enfants et on ne savait rien, rien de leur famille. En plus, selon les établissements, on parlait d'eux d'une manière plus ou moins positive. Et à la dernière année de mes études, je me suis dit, soit je m'arrête, soit je trouve une autre manière de vivre. Je n'arrivais pas à croire qu'on puisse voir les enfants comme cela, isolés. Alors quelqu'un m'a parlé d'ATD-Quart Monde, qu'ils faisaient des bibliothèques de rue et - j'étais toute jeune - cela me plaisait. J'ai pris contact avec eux, il y avait une antenne à Lille, là où je faisais mes études et

puis j'ai rencontré une volontaire qui m'a amenée à faire la bibliothèque de rue et la première à laquelle j'ai participé se tenait dans un quartier périphérique de Lille, de grands blocs gris. On a lu avec les enfants dehors, c'était sympa et puis elle m'a emmenée dans une famille, parce qu'elle voulait voir s'ils étaient malades, parce que personne n'était venu ce jour-là. Alors on est monté dans une cage d'escalier grise, sombre. J'avais jamais mis les pieds dans un immeuble pareil, alors que cela faisait quatre ans que je travaillais dans un milieu social. Et alors on est entrées dans un appartement, qui était tout sombre et tout gris avec une femme qui était très marquée, qui n'avait plus de dents etc. et on s'est mis autour de la table avec elle. Elle était entrain d'éplucher des légumes et on a parlé. Je ne sais plus de quoi on a parlé, mais j'étais vraiment saisie de pouvoir parler avec cette femme comme avec des collègues. Je me rappelle qu'il y régnait une atmosphère très détendue, elle n'était pas là à rabâcher ses problèmes, on a parlé d'une émission de télé, d'une réunion à laquelle elle avait participé. Et en descendant l'escalier, j'ai demandé à la volontaire qui était avec moi: Mais pourquoi est-ce qu'elle est pauvre, cette femme?

En fait, c'était pour moi le démarrage d'une toute autre manière de me questionner, de considérer les gens... C'était vraiment une cassure. Je me suis dit, mais cette femme avant d'être une femme à problèmes, elle est une femme qui pense et c'est cette recherche là que j'ai trouvée dans le mouvement. Bon, comme Claude, j'ai aussi recherché une certaine unité dans ma vie, donc très vite je me suis tournée vers le volontariat aussi. Mais ce qui m'a accrochée, c'était la question, qui sont ces gens qui parlent comme ça, si simplement avec les pauvres et c'est cela qui m'a enracinée après.

Le temps de finir mes études, j'ai été bénévole dans le mouvement et après je suis venu au centre du mouvement international comme stagiaire volontaire et là j'ai découvert un autre aspect du volontariat, le fondateur du mouvement, le Père Joseph qui est un homme qui a une histoire particulière. Il est né lui-même dans une famille très pauvre et très exclue qui tout en avançant dans sa vie (qui a eu des chances: il a fait des études, il est devenu prêtre) avait cette capacité de toujours revenir à une expérience qu'il avait vécue et qui lui ouvrait une compréhension des familles pauvres. Ce qu'il nous a vraiment appris c'est de toujours revenir à la question: qu'est-ce que les gens veulent dire, qu'est-ce qu'ils pensent, enfin, non pas analyser tout le temps leurs problèmes, mais voir avec eux comment ils les vivent, comment ils combattent eux-mêmes leurs difficultés. Ce qui a fait que je me suis engagée dans le volontariat à long terme, c'est parce que je sentais qu'il y avait vraiment une place-là pour des gens qui engagent toute leur vie à cette compréhension et à cette connaissance des plus pauvres. C'est quand même un autre monde. Les valeurs sont les mêmes, les gens recherchent la même chose que nous: ils recherchent la paix, l'amour la famille, mais ils ont une expérience tellement différente de survie, d'exclusion et les moyens qu'ils vont prendre, nous, on ne les comprend pas, si on ne les relie pas à leur expérience, c'est du chinois, et on les juge mal.

Die Straßenbibliothek Was ist das ?

Seit Anfang November finden Sie Lise und Patricia jeden Dienstag von 14 bis 15 Uhr 30 am "Roten Platz" (r. Jean Gallion und Umgebung) in Obercorn - Differdingen. Jeder kann mitmachen. "Et as gratis!"

Eine Märchentante... einige Bücher... eine große Freundschaft...

Für die **Kinder:** eine Märchenstunde - gemeinsam Bücher aller Art entdecken - neue Freundschaften erleben...: Keiner soll abseits stehen, jeder hat Bücher gern, jeder hat das Recht auf Bücher!
Wenn die Eltern einverstanden sind, können die Kinder ein Buch auswählen und eine Woche ausleihen.

Eine Straßenbibliothek FÜR ALLE!

Für die **Erwachsenen:** Verleih von illustrierten Dokumentarbüchern zb. Luxemburgensia, Kunstbücher; Bücher über verschiedene Länder, Kunsthandwerke, Berufe...

Wir könnten NOCH MEHR daraus machen...wenn wir noch zahlreicher wären...

Lieben Sie Bücher? Können Sie malen? Sind Sie Musiker? ...
Kommen Sie und teilen Sie Ihre Fähigkeiten mit uns!

Kontaktadresse:

**Maison Culturelle
Quart Monde**
25, r. de Beggen L-1221 Luxbg.
(tél. 43 53 24)

Claude: On nous demande toujours: qu'est-ce que vous faites? Plus ça va, moins je comprends l'intérêt de la question. Quand on est avec quelqu'un, c'est pas la première question qu'on se pose. La première question qu'on se pose, c'est qui on est, qui sont-ils et que vont-ils nous apprendre. Nous, on ne se pose pas la question, qu'est-ce qu'on va faire? Si on fait, c'est uniquement des moyens pour rencontrer une population et pouvoir lui montrer ce dont elle peut être fière, fière d'elle-même.

On nous demande ce qu'on fait et nous on répond toujours ce qu'on est. Pour les pauvres, il faut faire et donner des solutions, mais surtout pas se demander qui ils sont et qu'est-ce qu'ils ont à nous apprendre, ça c'est le leur général de notre société. Nos manières d'agir n'aboutissent souvent pas à cause de ça.

Patricia: Le volontariat propose justement des moyens pour avancer dans la question: devant qui est on? C'est pour ça aussi qu'on s'est engagé. Il propose déjà de s'engager à long terme. C'est vrai que les gens viennent et partent librement. Ils viennent pour un an ou deux ans, et se disent, je verrai bien après. Mais ils viennent toujours dans une démarche d'un engagement à long terme. Parce qu'on ne connaît pas les pauvres en donnant un an de sa vie, c'est une réflexion qui va beaucoup plus loin.

Claude: C'est pas qu'on ne connaît pas, mais ils ne pénètrent pas notre pensée, on n'arrive pas, nous, à bâtir une pensée, quelque chose qui nous est intérieur en un an, cela n'est possible que dans l'engagement.

Patricia: On veut soi-même rentrer dans une logique, dans une manière de réfléchir qui est la leur.

Claude: Bon, c'est facile de dire: eux ils font ça et pensent comme ça, mais regarder l'humanité d'une autre manière, avec ce que eux, les gens de la misère nous auront appris et fait ressentir, ça il faut du temps et c'est toute une vie qu'on doit passer à ça ou le plus de temps possible dans une vie.

Patricia: Un autre moyen, à côté de l'engagement à long terme, c'est la manière dont on vit. Entre tous les volontaires du mouvement, on fait une péréquation de salaires. Pour une famille, cela donne le revenu minimum du pays dans lequel elle vit, pour un célibataire c'est moins. La troisième chose, c'est la mobilité: on est attaché à une population, mais pas à un lieu. Surtout ce dernier point enrichit beaucoup, parce que cela permet qu'on ne s'enferme pas avec un groupe de gens, d'élargir vraiment notre compréhension et puis de relier les choses entre elles. Le Père Joseph avait cette intuition que les plus pauvres, c'est un peuple à l'échelle du monde: les très pauvres en Thaïlande ont quelque chose en commun avec les très pauvres d'ici; dans les conditions matérielles, c'est différent, mais dans l'expérience d'exclusion, dans les projets, la vision qu'ils ont du monde, de l'avenir, dans la manière dont ils espèrent, ils ont quelque



chose de commun. Il nous a provoqué à relier ces choses là entre elles.

"Info Quart Monde Luxembourg"
no 25/1991

Un dernier point qui fait partie de notre engagement, c'est l'écriture. Tout ce qu'on vit, on l'écrit, non pas dans le sens d'un voyeurisme, mais de rebâtir cette histoire des très pauvres et cette pensée des très pauvres qui n'a jamais été écrite. En histoire on sait ce qu'on a fait pour les pauvres, quand est-ce qu'il y eu telle loi, tels progrès sociaux etc... mais ce qu'en ont pensé les plus pauvres, comment les pauvres l'ont ressenti, comment cela les a fait avancer ou non, on ne le sait jamais. C'est un des engagement fondamentaux du mouvement de rebâtir cette histoire des très pauvres, pour qu'on ne puisse plus la nier.

Claude: On parle beaucoup de RMG, de mise au travail etc, comme si cela allait tout résoudre. Mais en agissant ainsi sur une facette de la vie, cela sert peu quand on ne sait pas d'où vient cette population, quand on ne sait pas "wat si matgemaach hun", comme dit une expression très forte en luxembourgeois. On peut toujours bricoler des solutions. Il faut faire des solutions qui tiennent compte de l'histoire des gens. Cela dépend toujours sur quelle base on part, soit que l'on considère qu'il y a dans nos sociétés des populations pauvres qui ont des problèmes qu'il faut résoudre et insérer dans la société, soit on regarde le monde autrement. Il y a un homme du Quart Monde qui disait à un colloque d'universitaires: "On a tort de parler de pauvres. On devrait parler de citoyens en difficultés." C'est tout à fait différent. D'un pauvre on n'attend rien, d'un pauvre on n'attend pas de participation, pas d'idées, on attend qu'il ne soit plus un pauvre. D'un citoyen on attend qu'il participe; s'il est en difficultés il faut le mettre en conditions où il peut être citoyen pleinement.

Un volontaire a ajouté à ça: si on part de l'hypothèse que le monde appartient à tous les hommes et que chaque homme en a sa propre expérience, alors les pauvres ont quelque chose à apporter. Se passer de l'expérience des plus pauvres, on peut, mais alors il

ne faut pas tout vouloir. Vouloir trouver les bonnes solutions passe nécessairement par les plus pauvres, parce qu'il n'y a que eux qui peuvent savoir ce que ressent un homme dans l'injustice. On peut toujours parler de problèmes de logement, mais quand on ne sait pas l'humiliation que c'est pour une famille de ne pas pouvoir se loger avec ses enfants alors on n'en sait pas grand chose.

Est-ce que les volontaires se considèrent aussi comme des intermédiaires qui à partir de leur expérience dans le monde des plus pauvres peuvent "expliquer" aux autres, aux non-pauvres, ce que vivent, pensent et ressentent les pauvres?

Claude: D'abord on est des élèves des pauvres et de l'expérience des autres. On ne prétend pas que nous seuls apprenons des pauvres: il y a d'autres volontaires avant nous, le fondateur de notre mouvement et plein de gens autour de nous.

Le problème et le but qu'on se fixe par rapport à une population est l'a priori qu'on a: soit on considère les pauvres comme des citoyens, des gens à respecter profondément, soit on est devant une somme de problèmes à résoudre et cela en général donne un regard difficile, parce qu'un homme n'est pas un problème, un homme est une somme d'expériences, une somme de pensées.

Patricia: A propos du mot intermédiaire que vous utilisez: c'est pas à nous de colporter les paroles des familles, mais c'est le projet le plus profond du mouvement que les plus pauvres deviennent les tout premiers partenaires. Il y a une phrase caractéristique et célèbre du Père Joseph, notre fondateur. Il arrive au bidonville de Noisy-le-Grand le 14 juillet 1957 et il dit: "Ce peuple là, je lui ferai monter les marches de l'Elysée, de l'ONU, du Vatican...", c.-à-d. de tous ces lieux symboles où on bâtit l'avenir. Et... les paris ont été tenus. Il y a des familles pauvres qui ont rencontré le président de la république, le pape etc. C'est toujours ça notre objectif, si un jour on gravit les marches d'une institution, c'est toujours avec les familles.

Claude: Le but, c'est que les plus pauvres soient consultés dans les projets d'avenir. Généralement on

les analyse, on les met en chiffres: c'est très important, il faut pouvoir évaluer cela. Mais on ne consulte pas les plus pauvres. On fait des tables-rondes sur eux, mais ils ne sont jamais assis autour de ces tables. Et même, si on rencontre individuellement les gens pour les questionner sur leur situation, on omet de les considérer en tant que groupe, en tant que gens ensemble, qui pensent ensemble. On nous reproche d'enfermer les gens, alors qu'on reconnaît le droit à toutes les catégories sociales de se regrouper pour des raisons sociales, politiques, culturelles, spirituelles etc., mais de se regrouper pour une histoire commune de résistance à la misère, c'est mal vu... En refusant cette force aux pauvres, on leur refuse l'existence. Si on regroupe les gens pour les faire entendre, on ne les enferme pas dans un ghetto. Ce n'est pas en créant une identité collective qu'on crée un ghetto, mais en regroupant les gens hors des villes dans un quartier pour que leur problèmes n'éclaboussent pas trop l'environnement.

On veut contaminer le monde à une autre manière de traiter l'homme et on se dit: Ce qui sera gagné pour le plus pauvre, sera gagné en droit fondamental pour l'humanité. Ce qu'on respectera avec le plus pauvre, on est sûr que cela sera respecté avec tous. On sait par l'histoire et l'expérience que si on prend un tas de mesures et de droits, on les respecte jusqu'à un certain point. Et au-delà vient le plus pauvre qui n'entre pas dans cette catégorie qui relève du droit. Il relève du secours, de l'aide, parce qu'il est improductif, parce qu'il est incompréhensible, inutile, parce qu'on ne le connaît pas.

Patricia: Et j'ajouterai que, en fait, nous sommes témoins que les plus pauvres sont capables de bâtir une vie. On nous demande souvent: est-ce que c'est pas trop difficile pour vous, cette vie avec les pauvres, tous les problèmes et tout ça? Moi, je trouve que le plus dur, c'est notre combat dans la société, mais c'est pas la rencontre des plus pauvres, d'autant plus qu'on ne la vit pas tout seul, mais dans un volontariat qui réfléchit. Ce dont je voudrais être témoin, c'est que les plus pauvres ils bâtissent aussi notre bonheur, c'est pas qu'ils nous usent... Ce lien avec les plus pauvres nous construit. Du monde de la misère, il sort des choses vraiment très extraordinaires, une pensée sur l'humanité, un bonheur, une joie de vivre qui est communicative, qui nous bâtit, sinon on ne pourrait pas faire ce pari d'un engagement à long terme. Les volontaires sont des gens équilibrés, heureux. Bon, il y a des gens qui sont partis parce que leur projet de vie a changé, pas parce qu'ils étaient désespérés.

Claude: Vous ne venez pas rencontrer les plus pauvres pour les aider. Si on vient pour aider les pauvres, on ne tient pas le coup. Si vous venez à cause de vous-même, qu'est-ce que je vais trouver de moi-même? - là vous avancerez. Souvent des gens qui rencontrent les plus pauvres pour leur métier ou par leur bonne volonté, ont beaucoup de difficultés parce qu'ils sont seuls, ils n'ont pas de lieu de recul pour réfléchir à ce qu'ils vivent et surtout cela ne bâtit pas quelque chose avec d'autres. Pour nous, volontaires, cette rencontre avec les plus pauvres, cela nous relie entre nous. Et on n'a rien d'autre que ce lien, on est des gens de milieux très différents: des ouvriers, des ingénieurs, des médecins, des gens de bords politiques et idéolo-



Plantu in: Le Monde

giques très différents, de confessions très différentes, des athées etc. Le lien entre nous, c'est en quoi les plus pauvres nous forgent et c'est la raison qui nous lie.

Et à côté des volontaires, il y a les bénévoles?

Patricia: Nous, on les appelle les *alliés*. Ils recherchent à comprendre ce que vivent les très pauvres et leur mission principale, c'est pas de nous aider à des actions - même s'ils le font - , mais de rechercher à partir de ce qu'ils vivent avec nous, comment ils peuvent transformer leur milieu, leur usine ou leur association de parents d'élèves, comment ces lieux et eux-mêmes peuvent être une porte ouverte pour que

les plus pauvres soient mieux compris, pour qu'ils puissent vraiment participer à des actions que les parents d'élèves mettent en route p.ex.. Le souci des alliés est: comment ouvrir les portes de la société, comment changer la société pour que les plus pauvres puissent y trouver leur place. C'est eux qui font alliance entre le quart monde et la société.

Dans ce pays où le niveau de vie est très élevé, le besoin d'alternatives est très grand. Le volontariat, l'engagement au côté des plus pauvres est une question que tout le monde peut se poser. Dites à vos lecteurs que nous attendons leurs réactions et qu'ils peuvent venir passer une soirée amicale avec nous.